

## DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

Des officiers envoyés par l'empereur Théodose, à savoir d'Ellebichius et de Césarius, pour rechercher les coupables impliqués dans l'affaire du renversement des statues.

1. C'est avec raison que nous avons tous aujourd'hui chanté d'une commune voix : «Beni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui seul accomplit des prodiges !» (Ps 71,18) En effet, il s'est accompli des choses étonnantes et merveilleuses. Une ville entière, un peuple si nombreux sur le point d'être engloutis, de devenir pour jamais la proie des flots, et d'être détruits sans retour, Dieu en un seul moment les a mis à l'abri du naufrage. Rendons-lui grâces, non seulement parce qu'il a apaisé cette tourmente, mais aussi parce qu'il a permis qu'elle se soit élevée; non seulement parce qu'il nous a délivrés du naufrage, mais encore parce qu'il a permis que nous ayons été réduits à une telle extrémité, et que nous ayons couru un si grand péril. C'est Paul lui-même qui nous ordonne de rendre grâces en toute circonstance. Lorsqu'il nous dit : «Rendez grâces en toutes choses,» (I Th 5,18) il parle du temps où le danger existe aussi bien que du temps où le danger est passé; car «à ceux qui aiment Dieu, toutes choses tournent à bien.» (Rom 8,28) En conséquence, rendons grâces au Seigneur d'avoir mis fin à nos épreuves, mais ne les oublions jamais. Que des prières et des supplications continuelles, que des œuvres d'une profonde piété signalent notre conduite.

Dès le principe, lorsque tous ces malheurs, semblables à un bûcher ardent, projetaient les plus sinistres clartés, je disais que c'était le temps de prier et non celui de vous instruire. Or ce même langage, je le tiens aussi maintenant que ce redoutable incendie est éteint : je dis même que c'est encore plus aujourd'hui que précédemment le temps de prier. Voici en vérité le temps des larmes, le temps de la componction, le temps de l'affliction, et surtout de la ferveur et de la vigilance. Dans les épreuves que nous venons de traverser, la force même des choses nous modérait, pour ainsi parler, malgré nous, nous ramenait aux pratiques de la sagesse, et nous soutenait à un degré de piété plus haut que de coutume. En ce moment, le frein ayant été ôté, le nuage ayant disparu, il est à craindre que nous ne tombions dans une sorte d'apathie, et que le calme dont nous jouissons ne nous rende plus indifférents, et qu'on ne nous applique avec raison ce passage de l'Écriture : «Lorsque le Seigneur les frappait, alors ils se mettaient à le chercher, ils revenaient à lui, et accouraient dès l'aurore se jeter à ses pieds.» (Ps 77,34) Aussi Moïse donnait-il aux Juifs ce conseil : «Lorsque vous aurez mangé, que vous aurez bu et que vous serez rassasiés, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu.» (Dt 6,12-13) Pour vous, la sincérité de votre conversion se prouvera par la durée de votre ferveur. Il ne manquait pas naguère de gens qui attribuaient votre zèle à la crainte des maux prêts à fondre sur vous. A vous maintenant de montrer la pureté de vos intentions, en persévérant dans ce même zèle. Tant qu'un enfant est soumis à l'autorité d'un gouverneur plein de sévérité, on ne s'étonnera pas de sa conduite sage et régulière, parce que l'on en trouve l'explication dans la crainte que lui inspire le gouverneur; mais si ce même enfant, affranchi de ce joug, continue à se conduire de la même manière, alors tout le monde lui fera honneur de la sagesse qu'il a manifestée dans son jeune âge. Faisons-en autant de notre côté, persévérons dans notre piété, et notre conduite précédente n'en acquerra devant Dieu que plus de mérite.

Nous avons été dans l'attente des plus affreux malheurs; tous nos biens abandonnés au pillage, nos maisons livrées aux flammes avec leurs habitants, cette ville rasée de la face de la terre sans qu'il en dût rester le moindre vestige, le sol qu'elle occupe déchiré par la charrue, voilà les craintes qui nous obsédaient, mais qui ne se sont pas réalisées. Ce qu'il y a de plus admirable, ce n'est pas que Dieu nous ait délivrés de ce danger, mais qu'il nous ait comblés encore de bienfaits, qu'il ait rendu notre patrie plus illustre et qu'il se soit servi de cette épreuve et de ce malheur pour donner plus d'éclat à nos mérites. Comment cela ? je vais vous le dire.

Lorsque les officiers chargés par l'empereur de faire une enquête sur ce qui s'était passé, eurent formé ce redoutable tribunal, que tous furent appelés à venir y rendre compte des crimes audacieux qui avaient été commis, que chacun voyait sous divers aspects la mort suspendue sur sa tête, alors les solitaires qui habitent les crêtes des montagnes montrèrent l'héroïsme qui les distingue. Eux qui depuis tant d'années étaient renfermés dans leurs cavernes, sans être exhortés, sans être conseillés par personne, à la vue du sombre nuage qui pesait sur la ville, abandonnant leurs rochers et leurs cellules, accoururent ici de toutes parts, semblables à des anges descendus des cieux. Il fallait voir alors cette cité semblable elle-même à la cité céleste, quand ses rues étaient remplies de ces saints personnages, dont la

## DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

seule présence servait de consolation à nos malheureux concitoyens, et les exhortait éloquemment à mépriser le désastre qui les menaçait.

En les voyant, qui n'eût méprisé la mort; qui n'eût dédaigné la vie ? Ajoutez à cela qu'ils ne craignaient pas d'aborder les juges, d'intercéder en faveur des accusés, et qu'ils étaient disposés à verser leur sang et à sacrifier leur tête pour arracher les prisonniers aux châtiments prêts à les frapper. Ils protestaient qu'ils ne se retireraient pas avant que les juges eussent pardonné au peuple de cette ville, à moins qu'on ne leur permit de se joindre aux coupables et d'aller avec eux trouver l'empereur. Nous connaissons, disaient-ils, la religion du maître du monde, la foi et la piété qui animent sa vie. C'est pourquoi nous prenons sur nous de le fléchir entièrement. Nous ne souffrirons pas que vous rougissiez le glaive de sang; nous ne vous laisserons pas abattre une seule tête. Si vous résistez à nos instances, alors nous mourrons nous aussi avec les condamnés. Les excès que vous leur reprochez sont bien odieux, nous en convenons, mais, si odieux qu'ils soient, ils ne sont pas au-dessus de la bonté de l'empereur. – On cite encore ce mot remarquable de l'un de ces courageux solitaires : Les statues qu'on avait renversées ont été replacées sur leur piédestal; elles ont recouvré leur première forme, en sorte que l'injure a été promptement réparée. Mais si vous mettez à mort l'image de Dieu même, comment remédieriez-vous à ce mal ? Comment rendrez-vous la vie aux suppliciés et réunirez-vous leur âme à leur corps ? – Enfin, ils parlèrent longuement aux juges du procès que ceux-ci avaient instruit.

2. Qui ne serait ici frappé d'admiration ? qui n'exalterait la belle conduite de ces hommes ? Nous avons vu la mère de l'un des accusés, la tête nue, les cheveux en désordre, saisir le cheval d'un juge par les rênes, traverser ainsi la place publique et pénétrer dans le tribunal; et nous avons été tous, à ce spectacle, dans la stupeur, et nous avons tous admiré tant de tendresse et de grandeur d'âme ! Eh bien, le spectacle que nous ont donné ces saints solitaires est encore plus admirable. Que cette mère fût morte pour son enfant, il n'y aurait là rien qui surprenne : l'empire de la nature est bien grand, et les élans de l'amour maternel ne connaissent pas de résistance. Mais ces solitaires n'avaient ni donné le jour aux accusés, ni protégé leur enfance : et des hommes qu'ils n'avaient jamais vus, dont ils n'avaient jamais ouï parler, avec lesquels ils n'avaient jamais eu de rapports, qu'ils connaissaient uniquement par leur malheur, il les ont aimés au point que, s'ils eussent possédé une infinité de vies, ils les eussent volontiers offertes pour sauver ces infortunés.

N'allez pas me dire qu'ils n'ont pas été égorgés et qu'ils n'ont pas versé leur sang. Dites plutôt que la liberté dont ils ont usé envers les juges est la liberté dont seules peuvent user les personnes qui ne font aucun cas de leur vie, et que c'est dans cette pensée qu'ils sont accourus de leurs montagnes vers le tribunal. S'ils ne se fussent préparés à braver la mort quelle qu'elle fût, il leur eût été impossible de s'exprimer devant les juges avec tant de courage et de déployer une telle magnanimité. Ils passaient la journée entière, assis devant les portes du prétoire, prêts à arracher les condamnés aux mains des bourreaux. Qu'étaient devenus alors ces hommes couverts de manteaux, qui étalaient leur longue barbe, et qui portaient un bâton à leur main droite ? Qu'étaient devenus ces philosophes infidèles, ces impurs cyniques, ces hommes pires par leur condition que les chiens admis près des tables, ces parasites qui font tout en vue de leur ventre ? Ils avaient tous abandonné la ville, tous s'étaient enfuis, tous étaient allés se cacher au fond des cavernes; tandis que ces solitaires, montrant au grand jour leur philosophie par leurs actes, paraissent avec intrépidité, comme si nul danger ne menaçait la ville, sur la place publique. Les habitants de cette cité s'enfuient dans les montagnes et dans le désert; les habitants du désert accourent vers la cité, et prouvent par leur exemple la vérité que je ne cessais précédemment de vous répéter, à savoir, que l'homme vertueux n'a rien à craindre, même des ardeurs d'une fournaise. Telle est, en effet, la sublimité de l'âme où règne la philosophie, qu'elle est au-dessus de tous les événements soit fâcheux, soit agréables : ni ceux-ci ne l'amollissent, ni ceux-là ne l'abattent et ne la rapetissent; elle manifeste en toutes choses une égalité parfaite, et en toutes choses elle déploie son courage et son énergie. Quel est celui qui n'eût été dominé par les embarras de la conjoncture présente ? Les personnes qui avaient joui parmi nous de la principale autorité, celles qui étaient revêtues des premières charges publiques, celles qui étaient comblées d'une immense fortune, celles qui possédaient un crédit considérable auprès de l'empereur, toutes quittent leurs demeures solitaires, et ne songent qu'à leur propre salut : qu'on ne leur parle ni de parenté, ni d'amitié; les gens qu'elles avaient connus autrefois, elles ne les connaissent plus en ce temps de désastre, et elles ne désirent pas moins en être méconnues elles-mêmes. Et des moines, des hommes pauvres, qui avaient pour toute fortune un manteau grossier, qui menaient le genre de vie le plus rude, dont l'existence était même ignorée peu auparavant, qui

## DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

vivaient au milieu des montagnes et des forêts, obéissant à de sublimes sentiments, quand tout le monde est dans la consternation et dans l'effroi, paraissent, semblables à des lions, sur la place publique, et en un seul instant, sans qu'il soit besoin de plusieurs jours, mettent fin à cette calamité. Tels, de vaillantes guerriers, avant même de joindre leurs adversaires, les forcent à fuir à l'heure du combat, par leur simple aspect et par le son de leurs voix; ainsi, il a suffi d'un seul jour à ces pieux personnages pour descendre de leurs montagnes, plaider, votre cause, dissiper vos malheurs, et retourner ensuite dans leurs demeures.

Voilà la puissance de la philosophie que le Christ a apportée aux hommes ! Et à quoi bon parler des riches, des personnes constituées en autorité ? Les officiers chargés d'instruire l'affaire, et revêtus de la mission la plus élevée, ayant répondu aux religieux qui les suppliaient d'être cléments dans leur sentence, qu'ils n'étaient pas maîtres d'agir à leur gré; que s'il était téméraire et dangereux d'outrager l'empereur, il l'était tout autant de renvoyer impunis les accusés convaincus de ce crime; ces moines n'en furent pas moins les plus forts, et par l'énergie de leurs supplications, ils décidèrent les magistrats à user d'un pouvoir que ceux-ci n'avaient pas reçu de leur maître : quand les coupables eurent été découverts, ils parvinrent à obtenir des juges que, au lieu de prononcer une sentence irrévocable, ils les renverraient à la merci de l'empereur; ajoutant à cela qu'ils s'engageaient eux-mêmes à arracher la grâce entière des condamnés, et à entreprendre le voyage nécessaire. Saisis d'une sorte de vénération pour une si belle conduite, et d'admiration pour des sentiments si élevés, les juges ne souffrirent pas qu'ils entreprissent une si longue route : ils déclarèrent qu'il leur suffisait de prendre note de leurs paroles; qu'ils retourneraient avec ces documents auprès de l'empereur, et qu'ils s'efforceraient de calmer le courroux du monarque : démarche dont nous attendons en ce moment l'issue.

En conséquence, pendant qu'on proclamait le jugement, ces hommes se présentèrent et tinrent un langage des plus admirables; ils implorèrent par écrit la clémence de l'empereur; ils lui parlèrent de la sentence qui avait été prononcée, et ils s'engagèrent à livrer leur propre tête, si ces conditions n'étaient pas observées. Les juges consignèrent ces déclarations par écrit et se retirèrent. Voilà ce qui environnera notre patrie d'une plus vive splendeur que ne le ferait la plus brillante couronne. Les événements dont Antioche vient d'être le théâtre, l'empereur va maintenant les connaître : il saura, et sa capitale et l'univers entier sauront, qu'il y a dans notre ville des solitaires animés d'un courage vraiment apostolique. A la simple lecture des lettres qu'ils ont écrites, l'armée entière admirera leur magnanimité, l'armée entière estimera bienheureuse notre ville, et aucune tache ne déparera notre réputation. Tout le monde apprendra que ces méfaits ont pour auteurs, non des enfants de cette cité, mais des hommes étrangers et perdus; et il suffira de la conduite de ces solitaires pour rendre témoignage des mœurs des habitants d'Antioche.

Ne vous abandonnez donc pas au découragement, mes bien-aimés; concevez plutôt de douces espérances. Si une confiance semblable a eu tant d'efficacité auprès des hommes, que n'obtiendra-t-elle pas du Seigneur ? Servons-nous de ces exemples avec les gentils, lorsqu'ils oseront nous vanter leurs philosophes. Ce que nous voyons aujourd'hui est une preuve manifeste de la fausseté des belles actions qu'ils leur attribuent, aussi bien que de la vérité des vertus que nous attribuons à Jean, à Paul, à Pierre et à tous les autres grands hommes du christianisme. C'est parce qu'ils ont recueilli l'héritage de la piété des apôtres, que ces moines ont déployé le courage des apôtres; c'est parce qu'ils ont été élevés sous leurs lois, qu'ils ont reproduit leurs vertus. Ainsi nous n'avons pas besoin de livres pour établir la vertu des apôtres : les faits eux-mêmes déposent en leur faveur, et la conduite des disciples fait voir ce qu'ont dû être leurs maîtres. Nous n'avons pas besoin de discours pour convaincre les gentils de puérilité, et leurs philosophes de petitesse d'âme : les faits actuels, joints aux faits historiques, proclament que tout chez eux est fable, théâtre, hypocrisie.

3. Comme les moines, les prêtres de cette ville se sont conduits avec la même élévation de sentiments, et ont concouru à notre salut. L'un d'entre eux s'est transporté dans le camp, sacrifiant ses plus chers intérêts à la charité dont il était animé, et prêt à subir la mort, s'il n'eût réussi à fléchir le prince. Ceux qui étaient demeurés ici, non moins courageux que les solitaires, retenaient les juges de leurs propres mains, et ne consentaient à les laisser entrer qu'après en avoir obtenu une promesse favorable à l'issue du procès. Lorsqu'ils les voyaient inflexibles, ils montraient de leur côté une égale constance. Mais quand ils leur avaient arraché la réponse désirée, ils embrassaient leurs genoux et leurs pieds, et ils couvraient leurs mains de baisers, pratiquant de la sorte à un haut degré, une double vertu, une courageuse liberté et la mansuétude. Que leur confiance n'ait pas été entachée d'orgueil, ils le prouvaient, en baisant les genoux, en embrassant les pieds des juges. Que ces actions ne leur eussent été

## DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

inspirées ni par la flatterie, ni par une bassesse servile, ni par un sentiment indigne d'une âme généreuse, leur conduite antérieure l'établissait suffisamment.

A ces biens, dont nous sommes redevables à la tourmente qui vient de se produire, ajoutons encore cette modération et cette douceur qui ont tout à coup transformé la ville en véritable monastère. Elle emprunterait moins d'éclat assurément aux statues d'or qu'on eût érigées sur la place publique, qu'elle ne reçoit de lustre et de splendeur des magnifiques statues qu'elle vient d'ériger à la vertu, et des trésors qu'elle a tirés de son propre sein. Mais les décrets de l'empereur ont couvert notre patrie de tristesse. Que dites-vous là ? au contraire, loin de vous accabler d'un insupportable fardeau, ils vous procurent de grands avantages. Qu'y a-t-il d'affligeant en tout ce qui s'est passé ? que l'empereur ait fermé le lieu assigné aux danses; qu'il ait interdit l'accès de l'hippodrome; qu'il ait détruit et tari des sources d'iniquité ? Plût à Dieu qu'elles n'eussent jamais été ouvertes ! Ce sont elles qui ont permis aux racines du mal de se propager en cette cité; c'est de là que sortent ces personnes qui jettent du discrédit sur nos mœurs, qui vendent leurs voix aux gens passionnés pour la danse, qui leur abandonnent leur salut pour trois oboles, et qui bouleversent la société tout entière. Serait-ce là ce qui vous attriste, mes bien-aimés ? C'est là plutôt un sujet de vous réjouir et de rendre grâces à l'empereur; car vous avez trouvé dans sa vengeance votre réforme, dans sa justice une leçon, dans son courroux un enseignement. Vous affligerez-vous parce que les bains publics ne sont plus ouverts ? Ce n'est pas un mal intolérable, croyez-le, qu'on vous ramène, même malgré vous, d'un genre de vie efféminé, plein de mollesse et de relâchement, à un genre de vie convenable. Vous affligerez-vous de ce qu'il a dépouillé Antioche de sa dignité de métropole, et de ce qu'il ne lui permette plus de se parer de ce titre ? Que vouliez-vous donc qu'il fit ? Qu'il louât ce qui s'est passé et qu'il s'en montrât reconnaissant ? Mais ne lui reprocherait-on pas de n'avoir pas manifesté son indignation, au moins en apparence ? Ne voyez-vous pas les parents agir souvent de même envers leurs enfants, leur montrer un visage irrité et les repousser de leur table ? Telle a été la conduite de l'empereur : il a porté contre nous une sentence; mais cette sentence, outre qu'elle nous atteint seulement à la surface, nous procure les plus précieux avantages.

Réfléchissez aux châtiments auxquels nous nous attendions, et à ce qui est arrivé; et vous comprendrez la bonté du Seigneur. Vous êtes attristés à cause du titre honorifique enlevé à la ville ? Sachez en quoi consiste la dignité véritable d'une ville, et vous verrez que, si ses habitants ne la déshonorent pas, nul autre ne saurait la déshonorer. Ce n'est pas le titre de métropole, ce n'est pas la grandeur et la beauté des édifices, ce ne sont ni les nombreuses colonnades, ni les vastes portiques, ni les promenades spacieuses, ni le droit d'être nommée avant les autres, qui constituent la dignité, l'ornement et la sécurité d'une cité, mais la vertu et la piété de ceux qui l'habitent; de telle sorte qu'une cité à laquelle ces dernières conditions font défaut sera la dernière de toutes, quels que soient les honneurs dont elle ait été comblée par la faveur impériale.

Voulez-vous savoir quelle est la dignité de notre patrie; voulez-vous savoir quels sont les titres glorieux que nul ne peut lui ravir ? je vais vous les exposer en toute vérité : puissiez-vous non seulement les connaître, mais surtout vous en montrer dignes. Quelle est donc la gloire propre à notre patrie ? «C'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples du Christ furent appelés chrétiens.» (Ac 11,26) Voilà un honneur que ne revendiquera aucune des autres villes de la terre, que ne revendiquera pas Rome elle-même, Voilà ce qui donne à Antioche le droit de regarder en face tout l'univers : c'est son amour pour le Christ, la courageuse et mâle liberté dont elle a donné l'exemple. Désirez-vous rappeler encore une nouvelle dignité, un nouveau titre de gloire de notre patrie ? Comme on était menacé d'une disette désastreuse, les habitants d'Antioche arrêtaient que chacun selon ses ressources, enverrait des secours aux saints qui étaient à Jérusalem. La charité au milieu de la disette, voilà le second titre de sa gloire. La circonstance dans laquelle nos pères se trouvaient ne resserra pas leurs entrailles, et la calamité dont on était menacé ne refroidit pas l'élan de leur générosité. C'est dans ce temps où tout le monde rassemble ce qui lui appartient, qu'ils donnent de leurs biens, non à des habitants de leur propre ville, mais aux habitants d'une ville éloignée. Voyez-vous leur foi dans le Seigneur et leur charité envers le prochain ? Voulez-vous apprendre encore un autre titre de gloire de cette cité ?

Certains individus vinrent de la Judée à Antioche, et ils y troublaient la prédication de l'Evangile, et ils tâchaient d'y introduire les observances judaïques. Les fidèles d'Antioche ne supportèrent pas ces innovations en silence, ils ne les approuvèrent pas, mais, s'étant réunis et formés en assemblée, ils députèrent Paul et Barnabé vers Jérusalem, et ils donnèrent aux apôtres l'occasion de répandre sur toute la terre des croyances pures et affranchies des

## DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

faiblesses judaïques. (Ac 15,1-31) C'est là encore un titre de gloire pour notre patrie; c'est là une chose qui lui confère une supériorité réelle, et qui en fait une métropole véritable, non aux yeux de la terre, mais aux yeux même du ciel. Toutes les autres dignités sont corruptibles et caduques; elles s'évanouissent avec la vie présente, quand elles ne prennent pas fin avant le terme de cette même vie, comme il est arrivé à certaines dignités dont vous étiez fiers. Pour moi, une ville dont les citoyens n'honorent pas le Seigneur est plus méprisable que le premier bourg venu, plus hideuse que la plus obscure caverne. Et pourquoi parlé-je d'une ville ? afin de vous montrer avec la plus complète évidence que la vertu est le seul ornement des citoyens, sans vous dire un seul mot de quelque ville que ce soit, il me suffira de l'exemple du temple de Jérusalem, de cet édifice consacré au vrai Dieu et plus vénérable que toute cité, pour vous convaincre de ce que j'avance.

Les sacrifices, les prières, les cérémonies sacrées se succédaient dans ce temple : on y voyait le saint des saints, les chérubins, l'arche d'alliance, l'urne d'or, témoignages éclatants de la providence divine envers ce peuple privilégié; la voix des oracles célestes y retentissait sans cesse; les prophètes y étaient animés d'un souffle divin; le cachet de la sagesse divine, non pas de l'art humain, y était empreint; l'or y brillait sur les murs de toutes parts; les matières les plus précieuses jointes à une habileté exceptionnelle avaient fait de ce temple un monument unique sur la terre. Ce n'était pas seulement l'habileté de l'ouvrier, mais la sagesse de Dieu même qui avait contribué à en rehausser la beauté. Ce n'est pas de lui-même, ni par ses propres inspirations que Salomon forma le plan du temple de Jérusalem, et le mit à exécution : il avait reçu du Seigneur toutes ses instructions; c'est du ciel que le plan lui était descendu. Et cependant ce temple si beau et si saint, dès qu'il servit à l'usage d'un peuple corrompu, tomba à un tel degré d'infamie et de mépris, il devint si profane, qu'avant la captivité, on l'appelait une caverne de brigands et un antre de bêtes féroces; et qu'après la captivité, il ne fut consacré qu'à des usages barbares, profanes et impurs.

Voulez-vous trouver, dans l'histoire des villes, un exemple semblable ? Quoi de plus remarquable que Sodome et les cités voisines ? Les maisons, les édifices, les remparts y étaient magnifiques; la contrée était riante et fertile, elle rappelait le paradis du Seigneur. L'habitation d'Abraham, au contraire, était dans les proportions les plus humbles et les plus exigües; aucune défense ne la protégeait. La guerre s'étant élevée avec les rois de ce pays barbare, les villes dont nous parlons, en dépit de leurs fortifications, furent prises et renversées par les ennemis, leurs citoyens furent emmenés en captivité. Mais ces mêmes vainqueurs ne purent résister à l'attaque d'Abraham, l'habitant du désert, et cela se comprend : le patriarche possédait une force bien supérieure à celle qui résulte du nombre des troupes et de la solidité des murailles, il avait la piété.

Ne l'ignorez pas : si vous êtes chrétien, votre patrie n'est pas sur la terre. L'architecte et l'artisan de notre véritable patrie, c'est Dieu. Devinssions-nous les maîtres de l'univers, nous n'y serions que des pèlerins et des étrangers. C'est dans le ciel que nos noms sont inscrits; c'est là que nous jouissons véritablement du droit de citoyens. N'allons pas, sur les traces des petits enfants, dédaigner les grandes choses, et nous extasier devant les petites. Ce n'est pas la grandeur de la ville que nous habitons, c'est la vertu de l'âme qui fait notre gloire et notre sécurité. Que si vous persistiez à voir dans la grandeur de cette ville un titre de gloire, songez alors aux débauchés, aux gens efféminés et perdus de mœurs, aux scélérats de toute sorte qui participeraient à cet honneur, et faites de cette dignité le cas qu'elle mérite. Mais non, telle n'est pas la vraie dignité de notre patrie : il est impossible d'en bénéficier à quiconque ne montre pas une vertu à toute épreuve.

Ne vous livrez donc pas à une douleur insensée : affligez-vous lorsqu'on aura ravi à votre âme sa véritable dignité, lorsque vous aurez commis l'iniquité, lorsque vous aurez offensé le souverain maître de toutes choses. Loin de nuire en quoi que ce soit à notre cité, les événements passés lui seront d'une utilité immense, si nous nous conduisons avec modération. La physionomie actuelle d'Antioche fait penser à la physionomie d'une femme libre, et aussi modeste que belle : la crainte l'a ramenée à des sentiments de convenance et d'honnêteté, tout en la délivrant des hommes éhontés qui ont osé commettre de pareils forfaits. Pourquoi nous tourmenter comme des femmes ? J'ai entendu plusieurs d'entre vous qui s'écriaient, au milieu de la place publique : Malheur à toi, Antioche ! Hélas, quel est ton destin ? de quelle ignominie n'as-tu pas été couverte ? – Et ces paroles me portaient à sourire à cause de la pensée puérile qui les inspirait. Tel n'est pas le langage qui nous sied aujourd'hui. Quand vous verrez des gens tout entiers à la danse, à l'ivresse, aux chants, aux blasphèmes, aux serments, aux parjures, aux mensonges, alors vous pourrez tenir ce langage : Malheur à toi, Antioche ! Hélas, quel est ton destin ? Mais si vous apercevez sur la place publique d'une ville

## DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

quelques hommes au maintien sérieux, sage et mesuré, vous pouvez déclarer cette ville-là bienheureuse. Et qu'importe le petit nombre de ses habitants ? ce ne sera jamais pour elle un sujet de gémir, quand ils auront avec eux la vertu; de même qu'on n'aura jamais lieu de se glorifier du grand nombre de ses habitants, lorsque le vice y règnera. «Les enfants d'Israël seraient-ils aussi nombreux que le sable de la mer, un petit nombre seulement sera sauvé,» disait le Seigneur; la multitude ne sera pas un titre à alléguer pour me fléchir. (Is 10,22; Rom 9,27) Telle a été aussi la conduite du Christ. S'il a qualifié certaines villes de malheureuses, ce n'est pas à cause du petit nombre de leurs habitants, ni parce qu'elles n'étaient pas métropoles. Voici comment il pleure sur la ville infortunée de Jérusalem : «Jérusalem, Jérusalem, qui mets à mort les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés.» (Mt 23,37) Et que me fait à moi, je vous le demande, un nombre considérable d'habitants, s'ils vivent dans le vice ? N'est-ce pas là, au contraire, une condition et une source de maux ? D'où sont nés les malheurs que nous déplorons ? ne sont-ils pas nés de l'indifférence, du mépris, de la malice des habitants d'Antioche ? Est-ce que la dignité de notre patrie, la grandeur de ses édifices, sa qualité de métropole lui ont été de quelque avantage ? Que si tous ces titres, loin de lui servir aux yeux du prince offensé, ont été considérés comme non venus, ne croyez pas que ces mêmes titres nous soient de quelque utilité devant le maître des anges. En ce jour-là il ne nous servira de rien d'avoir habité une métropole, une ville aux vastes et nombreux portiques et remarquable sous plusieurs rapports de ce genre. Que dis-je, en ce jour-là ? dès cette même vie quel profit retirerez-vous d'avoir pour patrie une métropole ? Est-ce qu'il vous a été facile à cause de cela de relever une maison sur le penchant de sa ruine ? est-ce que vous en avez recueilli quelque avantage ? avez-vous réussi à chasser la tristesse, la maladie, à vous débarrasser de l'un de vos vices, en invoquant la noblesse de la ville où vous êtes établis ?

Point d'enfantillage, mes bien-aimés; ne nous arrêtons pas aux sentiments du vulgaire : sachons bien en quoi consiste la dignité de notre cité, et ce qui en fera une métropole digne de ce nom. Si je parle ainsi, c'est que j'espère voir Antioche reprendre bientôt son premier éclat, et reparaitre au rang exceptionnel qui lui convient. Je compte, pour cela, sur la bonté et l'humanité de notre empereur. Quant à vous, je désire, si mes espérances se réalisent, que vous n'en conceviez aucun sentiment de présomption et d'orgueil, et que vous ne vous en autorisiez pas pour exalter outre mesure votre patrie. Lorsque vous voudrez me vanter Antioche, ne me parlez ni de son faubourg de Daphné, ni de la hauteur de ses innombrables cyprès, ni de ses nombreuses fontaines, ni de la multitude de ses habitants, ni de sa place publique couverte jusqu'à l'heure la plus avancée de promeneurs qui y conversent en toute sûreté, ni de l'importance de son commerce : ce sont là des avantages matériels et bornés à la vie présente. Parlez-moi plutôt de la vertu de ses citoyens, de leur douceur, de leur bienfaisance, de leurs pieuses veilles, de leurs prières, de leur modération et de leur sagesse : voilà comment il vous faut faire l'éloge de la ville. Ces vertus, si elles se trouvaient dans les habitants d'un désert, rendraient ce désert plus auguste que toute cité; tandis que la plus grande de toutes les villes en deviendra la dernière, si de pareilles vertus sont ignorées de ses habitants.

Cette même règle que je vous recommande à l'égard des villes, suivons-la également à l'égard des hommes. Vous apercevez un individu remarquable par son embonpoint, d'une démarche imposante, d'une haute stature, et qui se distingue des autres par les belles proportions de son corps; ne lui accordez pas votre admiration avant d'avoir connu son âme. Jugeons des conditions de bonheur de nos semblables, non par la beauté de leur prestance corporelle, mais par la beauté de leur esprit. David était jeune et de petite taille; et pourtant, tout petit et tout jeune qu'il était, sans armure aucune, il terrassa d'un seul coup une armée nombreuse, et la forteresse de chair qui la défendait : il n'eut besoin ni de la pointe de la lance, ni de traits, ni de glaive; il lui suffit pour tout cela de lancer un caillou. De là cette sentence d'un sage : «Ne louez pas l'homme à cause de sa beauté, et ne haïssez personne à cause de son aspect. L'abeille est petite parmi les créatures ailées, néanmoins rien n'est aussi doux que le miel qu'elle élabore.» (Ec 11,2-3)

Tel est le langage que doivent nous inspirer les villes et les hommes; telles sont les leçons de sagesse dont il faudrait nous entretenir les uns les autres : Aussi bien, ne cessons de rendre grâce à Dieu et pour le présent, et pour le passé; et conjurons-le avec instance de rendre promptement à ceux qui sont en prison, la liberté; à ceux qui sont condamnés à l'exil, leur patrie. Ces infortunés sont, eux aussi, nos membres; comme nous, ils ont été le jouet des flots; comme nous, ils ont soutenu l'effort de la tourmente. C'est pourquoi, supplions le Seigneur de leur donner part, dans sa tendresse, au calme que nous goûtons. Ne dites pas : A

## DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

quoi bon me préoccuper du reste ? Je n'ai plus de danger à craindre; maintenant, périsse et meure qui voudra. N'irritons pas le Seigneur par un langage si méprisant. Affligeons-nous, au contraire, comme si notre propre sécurité était menacée, et prions Dieu de toute notre âme, pour accomplir cette parole de Paul : «Traisons ceux qui sont dans les chaînes, comme si nous étions nous-mêmes prisonniers, et ceux qui souffrent comme étant nous-mêmes dans un corps sujet aux souffrances.» (Heb 13,3) «Pleurez avec ceux qui pleurent, unissez-vous de cœur à ceux qui sont dans l'humiliation.» (Rom 12,15-16)

Nous recueillerons de cette conduite les plus notables avantages. Une des choses qui sont le plus agréables au Seigneur, c'est notre empressement à partager les souffrances de nos frères. Elevons donc vers lui une commune prière, afin que, et pour le présent et pour l'avenir, il nous arrache aux châtiments que nous redoutons. Quels que soient les maux présents, ils sont supportables, et ils ont une fin; mais les tourments à venir sont à la fois inévitables et éternels. A la prière ajoutons la vigilance afin de ne pas tomber désormais en de si grandes fautes; car ne nous le dissimulons pas, nous ne pourrions plus compter sur l'indulgence divine. Prosternons-nous aux pieds du Seigneur, et, soit ici, soit dès que nous serons rentrés dans nos maisons, parlons-lui en ces termes : Vous êtes juste, Seigneur, dans toute votre conduite vis-à-vis de nous. C'est en toute justice et en toute vérité que vous nous avez envoyé les épreuves auxquelles nous avons été soumis. Si nos péchés se dressent contre nous, accordez-nous, en l'honneur de votre nom, l'objet de notre demande; ne permettez pas que nous fassions de nouveau l'expérience de pareilles calamités; ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal; car à vous appartient la royauté. la puissance et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.